

The Historical Review/La Revue Historique

Vol 6 (2009)

The Relevance of the History of Modern Greek Society and Culture for Comparative and International History



L'apport de l'histoire grecque moderne à l'histoire comparée et internationale

Gilles Pecout

doi: [10.12681/hr.237](https://doi.org/10.12681/hr.237)

To cite this article:

Pecout, G. (2010). L'apport de l'histoire grecque moderne à l'histoire comparée et internationale. *The Historical Review/La Revue Historique*, 6, 19–26. <https://doi.org/10.12681/hr.237>

L'APPORT DE L'HISTOIRE GRECQUE MODERNE À L'HISTOIRE COMPARÉE ET INTERNATIONALE

Gilles Pécout

RÉSUMÉ: L'auteur propose trois thèses sur l'apport de l'histoire de la Grèce moderne à l'historiographie contemporaine: I. L'observation historique de la Grèce moderne nous permet de poser des problèmes plus généraux sur les hiérarchies internes à l'écriture de l'histoire; II. L'histoire de la Grèce moderne a connu depuis la fin du XIXe siècle une dilution de l'histoire nationale dans des catégories plus générales autres que l'histoire traditionnelle internationale; III. L'historiographie grecque et internationale a beaucoup contribué au philhellénisme.

Dès le XIXe siècle, l'histoire de la Grèce moderne est apparue dans l'historiographie française comme un objet d'histoire internationale et d'observation comparative. Ce pourrait être un bon début pour répondre à la question qui nous est posée par le professeur Kitromilidès –et qui nous vaut le plaisir et l'honneur de nous retrouver à Athènes en si bonne compagnie pour commémorer l'anniversaire de ce prestigieux Institut. Mais pour affronter plus précisément la question qui porte sur “la signification de l'histoire de la Grèce moderne pour l'histoire comparative et internationale” encore faut-il s'interroger sur les conditions de cette externalisation précoce de l'histoire de la Grèce contemporaine et sur les modalités de cette insertion de la Grèce moderne dans la comparaison européenne.

Cette nécessaire mise en perspective historique (ou historicisation) nécessite toutefois un préliminaire contre une tentation anachronique: celle de faire de l'international –pour ne pas dire du transnational– et du comparatif des valeurs positives absolues de l'historiographie contemporaine. On sait que pour l'historiographie de la fin du XIXe siècle faire de l'histoire internationale revient souvent à illustrer un rapport de force et à démontrer une supériorité. Il en va de même pour l'histoire comparée qui dans sa version pédagogique et éditoriale obéit à une grille et une hiérarchie de valeurs: il y a les pays qu'on compare et ceux qui servent de modèles à la comparaison. Démarche dont on a un bon exemple dans l'un des premiers essais d'histoire explicitement comparative, *Essai d'Histoire comparée de l'Europe* publiée après la Ière Guerre Mondiale par l'historien Charles Seignobos (considéré comme le représentant du positivisme français) dont le but est indiscutablement de “comparer” le

reste de l'Europe aux deux modèles politiques et sociaux idéaux que seraient la France républicaine et la Grande-Bretagne libérale. Pour revenir à la Grèce moderne, son précoce statut d'internationalisation a pu aussi revêtir un sens ambivalent et aboutir parfois à minimiser l'importance et la spécificité de la Grèce moderne comme objet historique et historiographique.

Dans cet esprit la question que je voudrais poser, en tant que non spécialiste d'histoire interne de la Grèce, concerne les divers statuts que peuvent avoir les échelles d'observation des réalités sociales, politiques et culturelles grecques en privilégiant à partir de l'observatoire français:

- dans un premier temps la question de la Grèce comme objet d'histoire internationale;
- puis dans un second temps l'usage et parfois l'ambiguïté de certaines catégories transnationales pour approcher la Grèce moderne;
- avant de clôturer sur ce qui me paraît une spécificité du regard sur la Grèce moderne, c'est à dire l'héritage du rapport entre amitié scientifique et amitié politique au XIXe siècle.

I

L'usage des échelles d'observation de la Grèce moderne est un révélateur important depuis le XIXe siècle qui nous permet de poser à partir de la Grèce vue de l'extérieur des problèmes plus généraux sur les hiérarchies internes à l'écriture de l'histoire.

A. Il y a une pratique, presque une tradition historiographique française qui considère que l'échelle internationale, notamment à travers l'histoire des relations internationales, représente une façon d'approcher l'histoire interne des pays lointains ou des petits pays.

1. Une façon...et même parfois la seule. Ainsi, longtemps c'est la monumentale *Histoire des relations internationales* dirigée par Pierre Renouvin (datée de 1954) qui a servi de source pour l'histoire intérieure de nombreux pays, notamment d'Europe centrale ou des Balkans. Il est vrai que dans ce cas la démarche était légitimée par l'ambition d'étudier ce que Renouvin et Duroselle appelaient les "forces profondes des relations internationales": les structures, économiques, sociales et politiques et l'évolution de l'opinion, ensemble considéré comme facteurs d'explication de la diplomatie.

2. Or, dans le cas de la Grèce moderne, cette approche de l'histoire intérieure comme relevant de l'historiographie des relations internationales est indépendante de l'arsenal méthodologique des "forces profondes" de Renouvin et Duroselle. Il me suffira de rappeler à ce propos l'importance de

l'Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours, publiée par Driault et Lhéritier en cinq volumes en 1925-1926. Et je devrais ajouter qu'elle est encore aujourd'hui la plus fiable. Malheureusement d'ailleurs, parce que cela est significatif d'un vide de l'historiographie et de l'édition en langue française qui n'a rien de sérieux à proposer aux étudiants depuis le superbe –mais bien trop petit– volume de Svoronos publié en 1953 dans la collection bien connue des PUF “Que sais je?”.

Les deux précédents auteurs sont des cas intéressants: Driault est un spécialiste d'histoire napoléonienne et s'est particulièrement intéressé aux aspects de la politique extérieure de l'Empire napoléonien, quant à Lhéritier, il travaille au Ministère des Affaires étrangères français où il est notamment chargé du *Bulletin de la Presse Grecque*, illustrant en même temps cette tendance de laisser l'histoire de la Grèce à des non historiens universitaires et notamment à des experts liés à la diplomatie ou à l'armée (tendance que l'on retrouvera jusqu'à nos jours pour l'histoire de la Grèce, mais aussi de l'Asie et de l'Extrême-Orient).

B. Driault et Lhéritier me donnent d'ailleurs l'occasion d'évoquer une autre anniversaire, une autre commémoration scientifique, française celle-ci.

1. En 1926 la *Revue Historique*, fondée en 1876, décide de publier un numéro spécial pour célébrer, elle aussi, son premier cinquantenaire. La rédaction a choisi pour de donner un ensemble de contributions sur la pratique de l'histoire à l'étranger: 24 monographies pour le tome sur l'Europe, de l'Allemagne à la Yougoslavie. On remarquera que l'article sur la Grèce figure parmi l'échantillon des quelques articles écrits par des Français et non par des historiens autochtones. Et les deux auteurs ne sont autres que Driault et Lhéritier qui indiquent cependant qu'ils ont été informés et assistés par des Grecs dont Politis, Maccas, Palamas, Pappas, Amantos et Volonakis. Nous pourrions revenir sur le détail de cet article. Retenons donc pour notre propos que, *d'une part*, l'inventaire de l'historiographie grecque est confié à deux Français, auteurs d'une histoire diplomatique de la Grèce moderne et que, *d'autre part*, ces deux auteurs de façon paradoxale déplorent dans leur bilan que l'histoire de la Grèce soit trop souvent laissée à l'intérieur du pays au soin de non universitaires et justement des diplomates. J'observe au passage parmi les informateurs remerciés par les auteurs une majorité de non universitaires professionnels, des diplomates, politiques et juristes comme Politis et Maccas ou même un poète en la personne de Palamas.

2. Ajoutons enfin que Driault et Lhéritier mettent surtout l'accent sur le goût en quelque sorte public et politique des Grecs pour leur histoire nationale moderne (cit.):

Bien que la préparation du travail n'y soit pas encore très avancée, le mouvement historique en Grèce depuis 50 ans a été considérable. La cause en est dans le goût inné que les Grecs ont pour l'histoire, dans leur sens national qui est très développé, enfin dans leur penchant immodéré pour la politique. Histoire, nation, politique, leur esprit passe avec une facilité dont nous n'avons pas l'idée de l'un à l'autre de ces trois éléments qu'ils associent d'une façon étroite [...] Voilà pourquoi le grand public comme l'élite intellectuelle ont tant de goût pour l'histoire, pourquoi les études d'histoire se publient en si grand nombre, jusqu'à faire une concurrence heureuse à la production de romans.

II

L'échelle d'observation internationale n'est cependant pas systématiquement liée à la pratique de l'histoire diplomatique ou des relations internationales. On peut même considérer que l'histoire de la Grèce moderne a connu depuis la fin du XIXe siècle une dilution de l'histoire nationale dans des catégories plus générales autres que cette histoire traditionnelle internationale.

A. La catégorie "Méditerranée" me semble parfaitement représenter la persistance de cette échelle d'approche de l'histoire moderne grecque. En effet, pour être moi-même titulaire d'une "chaire d'histoire culturelle et politique de l'Europe méditerranéenne", je me demande si cette catégorie d'histoire méditerranéenne n'est pas une nouvelle façon d'approcher indirectement l'histoire grecque moderne en privilégiant des notions très générales et de légitimer une connaissance parfois approximative des cadres nationaux ou des structures sociales spécifiques au bénéfice de notions héritées d'une anthropologie culturelle occidentale par essence comparatiste mais essentialiste qui aboutit à la définition d'un invariant de *l'Homo mediterraneus*. Certes je sais par ailleurs que l'approche méditerranéenne de la Grèce moderne a aussi représenté en France, en Italie et au Royaume-Uni, mais aussi en Grèce, un élément fécond notamment en termes d'histoire économique et de réseaux. Je remarque simplement que la catégorie historiographique et parfois un peu vague et médiatique de Méditerranée est un bon exemple de la persistance en France en tout cas de l'externalisation de l'objet "Grèce moderne".

B. Si l'on évoque la Méditerranée comme cadre et pas simplement comme conservatoire d'invariants anthropologiques, la présence de la Grèce et des Grecs modernes est encore plus frappante à travers deux notions ou objets historiques: la mobilité et le cosmopolitisme.

1. Depuis le XIXe siècle, le Grec mobile, "pérégryn" si j'ose dire est un objet d'appréhension favori des historiens occidentaux dans sa triple acception: de

commerçant ou négociant, d'intellectuel et artiste et d'homme politique exilé. C'est, du reste, une approche intéressante qui en même temps donne d'autres cadres à l'histoire nationale grecque et notamment à celle de l'*Epanastasis* en rappelant qu'une nation s'apprend aussi à l'étranger, ce que des historiens grecs eux-mêmes ont déjà commencé à dire et à bien dire.

2. Quant à la catégorie de cosmopolitisme il semble que depuis quelques décennies elle ne s'applique plus à définir la mobilité (on parlait ainsi des élites des Lumières cosmopolites qui voyageaient) mais plutôt à caractériser des lieux et évidemment des villes. Là aussi, l'approche en termes de cosmopolitisme rencontre les Grecs à tout moment: pour être plus précis ce sont d'abord des villes de l'Empire ottoman qui ont servi de lieux d'étude du phénomène (inutile de rappeler le nombre des travaux en France, en Italie, aux États-Unis sur Alexandrie, Smyrne et Thessalonique). Je veux simplement insister sur le fait que cette catégorie –qui mérite bien évidemment d'être examinée car le cosmopolitisme n'est qu'une forme d'auto-représentation des élites– sert à faire de façon quasi-exclusive l'histoire des Grecs modernes. On peut s'en féliciter, on peut le regretter mais en tout cas on ne peut que remarquer qu'il y a là aussi maintien d'une constante de l'observation transnationale de la Grèce moderne au détriment d'études d'histoire interne. Je profite donc de l'occasion qui nous réunit pour demander à mes collègues grecs leur sentiment au sujet de la persistance de cette échelle qui fait du Grec un personnage historique toujours transnational.

(L'une des hypothèses que j'avancerai est que ce regard est largement tributaire du statut de la Grèce moderne comme objet d'amitié scientifique et politique, statut qui nous ramène au XIXe siècle sur lequel je voudrais clore.)

III

L'historiographie grecque et internationale a certainement beaucoup donné au philhellénisme. Me trouvant ici à l'Institut de Recherches Néohelléniques, je n'ai même pas à rappeler tous les travaux, dont le plus éminent répertoire bibliographique existant à ce jour dans le monde, que votre Institut a consacrés à ce phénomène. Je voudrais simplement y revenir brièvement dans l'esprit de notre réunion autour de la question du rapport entre amitié scientifique et amitié politique internationale.

A. Partons du constat qu'il y a au XIXe siècle un intérêt réel de l'historiographie occidentale pour l'histoire grecque, celle de la Révolution grecque et plus généralement de l'hellénisme au sens le plus politique et offensif du terme. On en a un témoignage clair avec la traduction chez le grand éditeur

français Hachette en 1878 du volume de Paparrigopoulos, abrégé des cinq tomes de son histoire, intitulé en français *Histoire de la civilisation hellénique*. Dans sa préface l'auteur rappelle clairement son objectif:

L'histoire du peuple grec [...] a été jusqu'à présent livrée à la discrétion de la science étrangère. Conçoit-on une histoire de France qui n'aurait été écrite que par des Anglais ou des Allemands? Quoi qu'on puisse dire de l'amour propre national, il y a dans les traditions et dans les sentiments de chaque peuple un fond de vérité à côté duquel les intelligences les plus élevées, par cela seul qu'elles appartenaient à un autre milieu, ont bien souvent passé sans l'apercevoir ou sans l'apprécier à sa juste valeur.

1. La leçon est claire: s'il faut re-nationaliser l'histoire du peuple grec c'est qu'elle a bel et bien été écrite à l'étranger. Or cet intérêt est le fruit du philhellénisme. Je ne vais pas revenir sur le premier philhellénisme, celui des années de l'*Epanastasis* qui propose l'étude de l'histoire de la Grèce moderne comme histoire contemporaine – on dirait en français “histoire immédiate” – de la mobilisation intellectuelle et militaire de ses acteurs occidentaux. Bien plus intéressant est le mouvement durable qui en est issu. Pour la France il a été étudié dans ses aspects littéraires et intellectuels (autour de l'École française notamment) et le superbe livre de S. Basch tout en considérant que l'image de la Grèce dans l'opinion française ne relève plus du philhellénisme *stricto sensu* en donne cependant une illustration magistrale.

2. Au-delà d'une simple discussion sur les termes, c'est bien de philhellénisme revendiqué comme tel qu'il s'agit. Je voudrais le montrer en prenant un dossier précis français. En 1905 naît à Paris une Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme qui sous la présidence de Clemenceau réunit des savants, des publicistes et des politiques. De décembre 1906 à avril 1907 la Ligue lance une vaste campagne. Cette série de conférences est précieuse pour comprendre comment fonctionne la mécanique d'amitié scientifique et politique et comment elle est légitimée publiquement par ses auteurs.

C'est d'abord l'amitié elle-même qui est définie par le vice-président qui ouvre le cycle, Théophile Homolle, ancien directeur de l'EFA qui doit répondre à la question classique “Pourquoi nous aimons la Grèce”. Écoutons Homolle:

Notre affection pour la Grèce est profonde; mais elle est réfléchie, pour être solide; équitable pour être efficace; nous sommes philhellènes enfin, mais des philhellènes de raison ferme autant que de sincère conviction. Ce titre auquel le cours des événements, l'évolution des idées et des sentiments politiques ont donné de nos jours comme un air un peu suranné, est de ceux que l'on peut avouer sans honte: car il se réclame d'un lointain passé, de glorieux ancêtres

et il n'a pas cessé de trouver dans les faits des justifications légitimes. Et nous nous sommes réveillés philhellènes! Nous aimons la Grèce antique par reconnaissance, comme l'éducatrice de l'humanité; nous aimons la Grèce moderne de toute notre espérance, comme l'héritière désignée de l'ancienne. [...] La Grèce d'aujourd'hui ne doit elle pas bénéficier des sentiments que nous inspire celle d'autrefois? N'est ce pas une première et légitime raison de sympathie en sa faveur?

Tous les ingrédients sont donc réunis et définissent ce que j'appellerai une "amitié par transitivité" dont voici le cycle des quatre éléments solidaires: a) il y a d'abord le thème classique et presque philologique de l'amitié scientifique pour la Grèce antique, b) mais cette amitié est elle même considérée comme une marque de reconnaissance politique pour l'héritage des valeurs politiques (en un mot la démocratie athénienne). Or cette double sympathie a une traduction équivalente et binaire dans l'actualité c) d'abord la continuité de l'aide politique pour aider les Grecs à se maintenir à la hauteur de leur héritage et ensuite d) la connaissance de la Grèce moderne et de son histoire. Ce compendium, cette continuité, la Grèce est la seule à pouvoir l'offrir, comme en témoigne le succès international de la notion d'Hellénisme: notion sur laquelle cependant de nombreux savants engagés occidentaux font un contresens en oubliant le rôle de Byzance et la dimension plus orientale qu'occidentale.

B. De tout cela ressort l'idée que la Grèce moderne –et principalement *l'Epanastasis*– doit être un objet de connaissance par sympathie politique, dans un environnement qui reste jusqu'à la guerre de 1914 celui du long romantisme politique et de la solidarité du combat pour les nations.

1. Certes cette amitié politique et scientifique s'accompagne d'un certain nombre de malentendus qui expliquent qu'il y a parfois distorsion et en tout cas double inadéquation entre a) *de façon générale* sympathie scientifique et sympathie politique et b) *de façon particulière* entre amitié scientifique pour les anciens et amitié scientifique pour les modernes.

2. Plus encore toute connaissance des Grecs modernes s'insère alors dans un processus de comparaison et de hiérarchisation qui profite plus aux amis occidentaux et philhellènes qu'aux amis orientaux et hellènes. Deux exemples suffiront à illustrer cet usage orienté de la comparaison:

– lorsque dans la seconde moitié du XIXe siècle on compare la Révolution grecque avec les autres, c'est la Révolution française de 1789 et le Risorgimento italien entre lesquels elle se situe. Or cela revient toujours à en faire une pâle imitation de la Révolution de 1789 et une répétition imparfaite du Risorgimento italien.

– enfin, la comparaison avec la Grèce moderne revient toujours à se poser le problème de la transition à la modernité selon le modèle occidental. La sympathie politique et la sympathie scientifique se retrouvent dans l'idée qu'un pays est à la hauteur de son héritage s'il est réellement moderne. Voilà pourquoi tant d'articles, de conférences et même d'ouvrages s'efforcent à montrer qu'au moment de la Révolution Jeune-Turque, la monarchie hellénique est déjà moderne, avec des propositions d'optimisme qui lient modernité et progrès dans la consommation, telle cette déclaration naïve d'un grand helléniste parisien des débuts du XXe siècle qui salue l'entrée de la Grèce dans l'ère des grandes sociétés modernes en ces termes: désormais et enfin... "Les maraichers de Képhisia font pousser l'asperge comme à Argenteuil et les petits pois comme à Clamart."

On le voit, l'histoire de la Grèce moderne vue d'ailleurs est indissociable de son statut d'objet d'histoire internationale et comparée depuis le XIXe siècle. Pour le meilleur comme pour le pire, ce statut suscite des interrogations qui résument ma participation aux réflexions déjà riches de cette table ronde:

– l'une plutôt réflexive concernant la France: la Grèce ne peut-elle fonctionner que comme un révélateur des grands enjeux de la vie politique et intellectuelle française (ce qui est déjà beaucoup) ou quels sont les nouveaux chantiers d'une histoire de la Grèce moderne en dehors du regard d'externalisation et affranchie du paradigme philhellène?

– l'autre adressée aux collègues grecs: dans quelle mesure l'historiographie grecque de la Grèce moderne tient-elle encore compte de ce statut particulier de la Grèce comme objet privilégié de sympathie scientifique et politique?

École Normale Supérieure, Paris